

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Courrier : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 1978 Les Amis de George Sand

Association

«LES AMIS DE GEORGE SAND»

(J.O. 16-17 juin 1975)

Siège Social :
18, avenue Gladel
69290 CRAPONNE
Tél. : 57-04-74

(Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres)

1978

BULLETIN DE LIAISON



Aurore SAND en 1875

n°3

«C'est ma vie et mon idéal que cette enfant»

G. Sand à G. Flaubert

S O M M A I R E

Editorial : Faux et Usage de Faux par Georges Lubin	3
Marionnettes - texte inédit d'Aurore Sand	6
Ramuz et George Sand par Madeleine Lhopital	8
George Sand dans le monde ... végétal par F. Gouron	10
Une image idéalisée de la femme : Edmée de Mauprat par Bernadette Chovelon-Guerry	14
Le Projet d'Indépendance : Robinson Crusoe et les Contes d'une Grand-mère par Debbie Wentz	21
Informations	29
Bibliographie	32

La rédaction du Bulletin laisse aux auteurs des articles la responsabilité des idées qu'ils émettent.

Responsable de la Publication : Martine BEAUFILS

Notre couverture : Photo Verdot - Châteauroux - offerte à Martine Beaufiles par Aurore SAND.

NOMINATION à L'ASSOCIATION "LES AMIS DE GEORGE SAND"

(J. O. 16-17 juin 1975)

(Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres)

COMITE D'HONNEUR

Messieurs Maurice GENEVOIX, Jean d'ORMESSON, Jean GUEHENNO, de l'Académie Française,
Alain DECAUX,
le Dr Jean-François CAZALA, Président du Comité du Centenaire,
Georges LUBIN, Président d'Honneur

COMITE de DIRECTION

Président : Monsieur Maurice TOESCA
Vice-Présidente : Madame Aline ALQUIER
Secrétaire Générale : Madame Martine BEAUFILS
Trésorière : Madame Dominique HAMOT

COMITE LITTERAIRE ET ARTISTIQUE

Mesdames Louise BONSIRVEN-FONTANA, Bernadette CHOVELON-GUERRY, Hélène FUCHS, Reine GIANOLI, Yvonne GRES-VERON, LEE et CHEVALIER, Madeleine LHOPITAL, Francine MALLET, Thérèse MARIX-SPIRE, Cécile OUSSET, Anne TAPISSIER, Simone VIERNE, Debbie WENTZ -

Messieurs Christian ABBADIE, Jean-Louis BONCOEUR, René BOURGEOIS, Casimir CARRERE, Jean GAULMIER, F. GOURON, Jean-Pierre LACASSAGNE, Jean MALLION, René POMEAU, Pierre REBOUL, Pierre SALOMON, Claude Sicard, René TAVERNIER, Robert THUILLIER, Ennemond TRILLAT. Cl. TRICOTEL

REPRESENTANTS DE L'ASSOCIATION A L'ETRANGER

Membre d'honneur de l'Association à l'étranger :

Monsieur le Professeur Ryogi NAGATSUKA,

Correspondants étrangers :

Mesdames FERRA (Espagne), BONSIRVEN-FONTANA (Principauté de Monaco)
Annarosa POLI (Italie), Anne C. PERRY, Dr T. JURGRAU, M. J. PECILE,
Nathalie DATLOF (Etats-Unis), Dr Patricia THOMSON (Angleterre),

Messieurs Louis BIANCHI (Pays-Bas), Pr. Ö. SÖDERGARD (Suède), Gérald SCHAEFFER (Suisse), Dr. Egbuna MODUM (Nigéria).

Délégués Régionaux :

Paris : Madame Jacqueline VASSAL
Berry : Madame Christiane SMEETS-SAND
Région Est : Mademoiselle Christine PELTRE
Région Sud-Ouest : Monsieur Claude SICARD.

FAUX ET USAGE DE FAUX

J'ai trop longtemps déploré - dans le désert- l'abandon scandaleux où était laissée l'oeuvre de George Sand pour ne pas me réjouir de voir reparaitre des titres négligés pendant un demi-siècle. Le centenaire aura eu cela de bon (dédié aux quelques grinchus selon lesquels George Sand n'avait plus rien à nous dire, son oeuvre étant morte, périmée, dépourvue de tout intérêt pour les jeunes comme pour les adultes). Si j'ai critiqué parfois le manque de curiosité des éditeurs, je constate que le coup a porté, et qu'ils étendent leur prospection un peu plus loin que les romans champêtres (voir la rubrique Bibliographie). Et même la multiplication des Mare, des Fadette, des Champi ne m'agace plus autant : elle prouve à l'évidence la robustesse de l'oeuvre. Ça se publie, donc ça se vend, donc ça se lit : c'est l'essentiel.

Mais je voudrais dénoncer certaines pratiques. Les lecteurs de ce Bulletin n'ont peut-être pas oublié l'article où j'ai fustigé une édition de La Mare au diable parue chez Larousse amputée, tripatouillée, où la pensée de l'auteur était trahie pour des raisons idéologiques (n° 2 de 1977). Ceux de la revue Présence de George Sand (n° 1, janvier 1978) ont appris de Mireille Parise qu'un conte, "Ce que disent les fleurs", tiré des Contes d'une grand'mère, a été adapté, transformé, mutilé et pourvu d'un autre titre, "Brise et Rose", sans que le lecteur soit prévenu (éditions des Femmes).

Je vois maintenant dans la Bibliographie de la France que les éditions G. P. republient La Petite Fadette, version "abrégée", et que les éditions Lito donnent du même roman un texte "adapté". Le domaine public, décidément, permet tout.

Est-ce que de tels procédés ne devraient pas être interdits ? Est-ce que la Société des Gens de Lettres ne devrait pas intervenir pour faire respecter les oeuvres du passé ? Sus aux adaptateurs, arrières les écrivains-sic, incapables de produire des oeuvres de leur cru, qui acceptent d'altérer, de défigurer celles de leurs prédécesseurs. De quel droit ? comment peut-on avoir l'outrecuidance de récrire les chefs-d'oeuvre ?

Victor Hugo (peu mélomane) grondait : "Défense de déposer de la musique le long de mes vers !" On devrait pouvoir opposer aux tripatouilleurs un texte analogue : "Défense de donner des oeuvres de l'esprit des rééditions non conformes au texte publié de son vivant par l'auteur, ou posthume par des éditeurs qui ont reçu son aval ou celui de ses héritiers".

Mais il y a plus grave. Parmi les ouvrages signalés comme rééditions par la Bibliographie de la France (n° du 1er mars 1978, 3870), je trouve avec stu-

péfaction... Gamiani ou deux nuits d'excès par George et Alfred, avec une préface du docteur Froebel (qui est le Dr Froebel ?), édition Le Livre de Paris, Bagneux, diffusé par Hachette.

La première édition de cet ouvrage très épicé semble avoir vu le jour en 1833, rigoureusement anonyme. Jamais personne n'en a reconnu la paternité, jamais aucune preuve, aucun document n'a été retrouvé qui permette de résoudre le problème : qui est l'auteur ? On va voir par quelle marche sournoise on en est arrivé à l'attribuer à Alfred, puis à Alfred et George.

A la première réédition, un grossier contrefacteur a inventé un pseudonyme : "Alcide, baron de M^{xxxxxx}". Et il a daté le volume de Vénise (oui, avec un accent incongru) 1835. Alcide, en fait, était le nom du narrateur, qui se donnait comme tel dans le livre.

Le rapprochement de Venise et des initiales A et M inspira à un autre éditeur marron une idée : une préface désigne assez clairement Musset, sans le nommer, et six stances érotiques sont ajoutées, stances qui paraissent bien être un pastiche (pas très réussi) que les éditeurs sérieux du poète se sont bien gardés de recueillir. Vendue comme les autres sous le manteau, cette édition est datée d'Amsterdam MDCCCXL.

Un pas de plus est fait vers 1864 par un autre, qui imprime sur le titre : "par A. D. M.". Les amateurs de curiosa vont désormais traduire ces initiales en : Alfred de Musset. Ce n'est pas tout. Toujours de Bruxelles arrive, datée de 1871, une édition précédée d'une notice où l'on dit "entre autres extravagances, que George Sand a apporté son concours à Musset pour la rédaction de Gamiani". (Pascal Pia, Les Livres de l'Enfer).

Suggestion qui fera son chemin, cela va sans dire, et qui aboutit à ces éditions que je viens de découvrir, où les prénoms, à défaut des noms (mais les noms viendront bientôt en clair, soyez-en sûrs !) figurent sur le titre de cette cochonnerie littéraire. George et Alfred ? Il n'y a qu'une George ayant pu collaborer avec un Alfred. Qui s'y tromperait ?

Et pourtant ne s'y trompent que ceux qui veulent s'y tromper.

Quant au fond, G. Sand n'a pas pu écrire une ligne de cette gravelure. On sait qu'elle n'aimait pas les conversations licencieuses, et Théophile Gautier, au retour d'un petit séjour chez elle, confiait aux convives du dîner Magny qui l'interrogeaient sur la vie à Nohant : "La causerie chaffriolante, ce sont les plaisanteries stercoraires. Mais par exemple, pas le plus petit mot sur le rapport des sexes. Je crois qu'on vous flanquerait à la porte, si vous y faisiez la moindre allusion". (Journal des Goncourt, 14 septembre 1863).

Quant à la forme, et c'est là l'argument essentiel, ni Musset ni Sand ne peuvent être les auteurs de cette gauche et prosaïque élucubration, où abondent les clichés éculés en provenance des Faublas et des marquis de Sade, outre les solécismes et les phrases ridicules, du genre "cette femme s'était individualisée dans le monde", ou bien "une existence capable en toute apparence de supporter plus d'un partage", etc. . . Il y avait aussi des fautes grossières dans la première édition, que je n'ai pas vue (raffinerie pour raffinement, par exemple). Non, ni George ni Alfred n'ont pu écrire Gamiani, c'est faire injure à deux grands écrivains que de leur attribuer ce "récit dépourvu de qualités littéraires" (Pascal Pia), dont le style boursofflé ne rappelle en rien le leur.

J'appelle cela une diffamation pure et simple, acte que la loi définit ainsi : "allégation ou imputation d'un fait qui porte atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne ou du corps auquel il est imputé". C'est une impardonnable lâcheté que de diffamer des morts qui ne peuvent plus se défendre en contre-attaquant devant les tribunaux. Que les diffamateurs, qui agissent par esprit de lucre, encaissent aussi, avec leur argent malpropre, l'expression de notre mépris !

Georges Lubin
Président d'Honneur des
"Amis de George Sand"

MARIONNETTES

Comment parler de vous, mes petites sœurs en bois ? Vous êtes encore ici, sous le toit hospitalier, rangées, serrées, les unes contre les autres, avec vos yeux de clous et vos sourires sculptés, mais vous êtes muettes et immobiles ! Vos robes vous habillent, vos cheveux vous ornent ; les rats et les mites n'ont pas osé dévorer votre corps de drap, mais vous attendez en vain le retour de la main fine et adroite de votre créateur, ce grand Maurice qui vous faisait parler, rire et chanter...

Il ne reviendra plus ; lui si gai, si mélancolique, si plein d'humour et de philosophie, lui qui animait tout ce qu'il touchait et qui admirait tout en railant... Il ne prêtera plus sa voix harmonieuse, ses accents comiques, ses roulements de tambour au bruit du tonnerre qu'il déchaînait dans la coulisse à l'aide d'une plaque de métal et de la pluie qui tombait grâce à son inventive planchette garnie de bouts de corde nouée, tandis que la lune montait dans un ciel conçu par lui...

Fée Azote, chatoyante et parée d'une robe cousue par la grande George Sand, tu ne viens plus toucher de ta baguette qui donnait le bonheur mais tu me suis et je regarde avec tendresse ton brun visage et ta chevelure flottante, reflet des enchantements de mon enfance. Et toi chimère fantasque qui galopes et épioies tes ailes d'outarde, création adorable qui sourit et nous émerveille...





Et toi aussi, monstre vert
griffant qui poursuit la chimère et ne
peut l'anéantir, vous voici toutes, raides,
figées sur vos bâtons auprès du bateau
que les petites mains de George Sand
confectionnèrent et dont elle était plus
fière que d'un chef-d'oeuvre, oh ! belle
modestie du génie ! Que dites-vous dans
le silence que vous gardez depuis près
d'un demi-siècle, vous qu'anima une
si vivante action, une telle vibration
intellectuelle ? Vous, mes petites
soeurs en bois qui semblez ne pas souf-
frir, parfois je m'imagine que vous
soupirez après la vie qui vous a quit-
tées, tandis que moi je pleure la vie
qui m'est restée, sans les aimés dis-
parus.

Aurore SAND

Texte inédit aimablement communiqué par
Madame Smeets Sand
(Dessins d'enfants d'Aurore Sand
offerts à Martine Beaufiles)



RAMUZ ET GEORGE SAND

On célèbre cette année, avec un éclat justifié, le centenaire de C. F. Ramuz. Il est à remarquer que son oeuvre originale et d'accent moderne s'apparente à celle de G. Sand, sur un point essentiel, malgré l'opposition apparente entre eux. Tous deux sont des romanciers-poètes de la vie paysanne propre à une province qui veut garder ses particularités, tout en restant dans la pureté d'une langue française accessible à tous. Il se sont trouvés par là devant les mêmes problèmes esthétiques. Et lorsqu'ils réfléchissent sur leur art, ou plus exactement sur leur recherche d'expression, on est frappé de la similitude des pensées et même des formules. En relisant l'admirable avant-propos du champi, j'ai retrouvé les termes mêmes de la "Lettre à Bernard Grasset" : Ramuz explique à son éditeur, surpris des singularités volontaires de son langage, qu'il a le droit et le devoir d'écrire "dans la langue de sa province, qui est celle aussi de la France. Le pays qui est le mien parle français de plein droit, ayant été romain, lui aussi, comme tant d'autres provinces françaises" ; il le dit agressivement, et quelque peu en esthète. Mais c'est exactement ce que dit sur un ton d'affectueuse camaraderie G. Sand à son ami Rollinat qui lui conteste le droit d'employer le mot "champi". Il lui faut recourir au dictionnaire et à Montaigne.

Faire parler dans son authenticité une province, lui donner ainsi droit d'existence, c'est à quoi tendent avec combativité tous les romans de Ramuz, qui se veut résolument Vaudois. Dans un sentiment plus fraternel, G. Sand veut donner la parole au Berry. Or à première vue tout semble les opposer. L'écrivain vaudois a toujours manifesté sa volonté d'être anti-romantique, de ne "faire du poétique qu'avec de l'anti-poétique", d'être un solitaire, un taciturne. Rien ne ressemble moins à La Murette, sa maison de Pully, près de Lausanne, que la vieille maison ouverte à tous de Nohant. Et pourtant à un siècle de distance, sur un mode très différent, tous deux posent la même question sans réponse, amenée par le roman paysan ; Qu'est-ce que l'art ? C'est l'obsession constante de Ramuz, dont l'inquiétude croît avec l'âge. G. Sand au contraire devient une âme apaisée. Mais son attention s'est faite plus marquée entre 1844 et 1854, surtout à l'époque des Romans champêtres. Lorsque dans la belle nuit d'automne de Nohant, évoquée dans la préface de François le champi, elle dit à Rollinat, "Tu ne me demandes rien moins que le secret de l'art. Cherche-le dans le sein de Dieu ; aucun artiste ne pourra te le révéler", elle est prête à céder toute la place à la nature, et à condamner l'art, mais non pas à y renoncer.

Et cependant, tous deux tenteront de répondre à l'insoluble question, et presque avec les mêmes mots. Il ne s'agit jamais de démontrer, mais d'exprimer et de traduire, exprimer pour tous, en le traduisant, ce que "l'homme le plus primitif peut ressentir". Règle première : "éviter les mots d'auteur" dit-elle. Ramuz,

lui, part en guerre contre le langage académique et "les mots d'école". "Si je fais parler l'homme des champs comme il parle, explique-t-elle à Rollinat, il faut une traduction en regard pour le lecteur civilisé. Et si je fais parler comme nous parlons, j'en fais un être impossible, auquel il faut supposer un ordre d'idées qu'il n'a pas". "Et moi aussi ajoute Ramuz, j'aurais voulu faire sentir à ma façon ce balbutiement de l'homme devant l'être. J'aurais voulu exprimer ceux qui ne peuvent pas s'exprimer, précisément parce que c'est l'inconnu, c'est cet inconnu qu'ils avaient à exprimer". Il veut comme G. Sand être celui qui appelle à l'être toute la poésie latente au coeur des hommes. Dans son roman au titre significatif Passage du poète, la figure du vannier qui passe parmi les vigneron et apporte la joie de vivre dans leur pays fait penser au chansonnier conteur d'histoires qui apparaît dans la préface du Champi ou au père Etienne des Maîtres sonneurs. Il faut chercher une langue pour tous les hommes, les lettrés et les simples, une langue claire, concrète, révélatrice sans philosophie, et capable de créer entre eux "cette magique communication" dont parle Rollinat et que cherche Ramuz.

Ainsi se rejoignent dans ce qu'ils considèrent comme la mission de l'écrivain, une socialiste apaisée et un anti-socialiste décidé. C'est pourquoi ils tenteront l'impossible jusqu'au bout, même si l'une ne se croit qu'une conteuse d'histoires, une humble cueilleuse de fleurs, même si l'autre prétend n'être qu'un vigneron vaudois parmi les siens. "Peut-être pourrions-nous nous rendre cette justice, écrivait Ramuz à la fin de sa vie, que nous avons fait ce que nous avons pu, c'est à dire peu de choses, mais qu'il nous en sera tenu compte quand viendra l'heure du jugement". Il donnait par là son accord aux conseils de Rollinat, s'adressant à la sagesse, à la modestie et à la persévérance de G. Sand : "Les chefs-d'oeuvre ne sont jamais que des tentatives heureuses. Console-toi de ne pas faire de chefs-d'oeuvre, pourvu que tu fasses des tentatives consciencieuses".

Madeleine L'HOPITAL

GEORGE SAND DANS LE MONDE . . . VEGETAL

On peut dire que, dès sa prime enfance, et avant de s'être imposée dans le monde des hommes, George Sand fit son entrée dans le monde... végétal. Cet univers de verdure fut d'abord, comme on sait, la campagne berrichonne, dont la petite Aurore sillonnait en "sauvageonne" les moindres "traînes", aux côtés des enfants de la ferme du château, s'imprégnant joyeusement de la vie naturelle des paysans. Ce monde végétal fut, aussi et surtout, le parc de Nohant, au coeur duquel la romantique fillette éleva secrètement l'autel moussu de sa divinité "Corambé" et où, plus tard, elle planta les buis de son "Trianon". Le parc de Nohant dut d'ailleurs, à la "main verte" de George Sand, bien d'autres plantations de fleurs, d'arbustes et d'arbres les plus variés. Quelques espèces y vivent encore de nos jours, tels ces deux cèdres mis successivement en terre à l'occasion de la naissance de Maurice et de Solange. D'autres arbres, isolés et superbes, ou groupés en forêts interminables, tinrent une place prépondérante dans la vie de la romancière : les trois tilleuls, dont elle voyait de son lit, "les cimes touffues", et où elle consultait le temps à son réveil ; les "deux ormeaux délabrés" de la place du village, face à l'église ; le Chêne des "Maîtres someurs", qui paraissait "monter dans le ciel comme une roche", au bout de la forêt de Saint-Chartier, pas très loin du bois de Chanteloube, où s'égarèrent, par une nuit de brouillard, les héros de "La Mare au Diable"...

Au pied de ces géants du monde végétal, la population plus modeste des fleurs des champs recueillit également l'attention passionnée de notre infatigable promeneuse, qui étudia très sérieusement la botanique sur les conseils de son précepteur Deschartres, puis de son ami Jules Néraud, dit "Le Malgache". Bien qu'elle s'intéressât aux fleurs d'ornement et aux plantes tropicales, acclimatées dans la serre de "l'Orangerie" de Nohant, George Sand gardait un penchant pour les "simples" de son pays -celles qu'on nomme à tort, disait-elle, "les mauvaises herbes"- "parce qu'elles sont vraies", parce qu'elles représentent "des êtres complets, aux caractères durables, qui nous parlent notre langue, qui ne se compose pas de mots hybrides et vagues" (1).

La simplicité est soeur de la liberté. Et cette liberté végétale, ne peut-elle pas mieux s'exprimer que dans la plante vivante ?, "quand elle se dresse, élé-gante, au sein de son feuillage, ou qu'elle se penche gracieusement sur son gazon"(1). Une plante ne devrait pas finir sa vie desséchée, décolorée et écartelée entre les feuillettes insipides d'un herbier, ces "cimetières" où la fleur cueillie n'est qu'un "cadavre, qui perd son attitude, sa grâce, son milieu" (1). Cependant, nous savons que notre botaniste passionnée a composé des herbiers importants au cours de ses

(1) - G. Sand : "Nouvelles lettres d'un voyageur"

études d'enfant et d'adulte. Mais nous allèguerons, pour justifier cette contradiction, qu'elle ne disposait pas d'autres moyens pour conserver le souvenir durable, la relique tangible d'une fleur morte qu'elle avait aimée. Si les gros plans photographiques en couleurs, si les diapositives et les documents filmés, aux accélérés révélateurs, avaient existé à son époque, George Sand eût certainement préféré ces techniques pacifiques, qui saisissent au vol les images de la vie sans la détruire, aux poussiéreuses "collections de squelettes" (1) que figuraient, pour elle, des plantes exsangues collées sur du papier jauni.

Cette sensibilité raffinée, poussée jusqu'au refus de la mort végétale, condamnait évidemment tout ce qui pouvait faire souffrir la plante : la mutilation, la taille, l'élagage, l'arrachage, la coupe des arbres... Dans son "Journal intime", George Sand, en écologiste d'avant-garde, consacre de longues pages à l'abattage "sans respect ni regrets" des superbes espèces de la Forêt de Fontainebleau. Dans sa chère campagne berrichonne, elle acceptait déjà contre son coeur les cortèges difformes des "têteaux", qu'elle considérait comme des "monstres mutilés". Car "le végétal saigne et pleure à sa manière", nous assure-t-elle dans une lettre écrite du "Pays des anémones"(1). "Il se penche, il se flétrit, il prend un ramollissement qui est un aspect infiniment douloureux"... "Qui vous dit que la plante coupée ou brisée ne souffre pas ? Tout porte les savants à croire à la sensibilité chez les végétaux... Une sensibilité relative, sourdement et obscurément agissante". Cette allusion à des idées scientifiques récentes, fait de George Sand un précurseur des travaux de nos chercheurs modernes, Chandra Bose ou Cleve Backster, qui ont enregistré les réactions électriques, voire psychiques, de la sensibilité végétale (2). Cette idée de l'existence d'un flux électrique végétal, analogue à l'influx nerveux humain, n'échappa nullement à l'admiratrice de la Forêt de Fontainebleau, dont les arbres étaient, pour elle, "de grands éventails... qui divisent l'électricité sur nos têtes" (3).

Mieux qu'un réseau de vibrations électriques, pour George Sand, les végétaux ont une âme. Non pas deux, et même trois âmes, comme celles qu'elle reconnaît chez les animaux et les hommes, mais une âme première, inhérente à la plante, une âme spécifique, qui détient la vie végétative et assure la structure du végétal. Cette âme, unique et indispensable, ne doit pas cependant ignorer l'existence de celles de ses frères supérieurs ; elle doit, tout au contraire, collaborer avec elles, au moyen d'échanges, d'aides réciproques. Si l'insecte butineur peut devenir un agent fécondateur de la fleur, si l'oiseau de passage peut dissémi-

(1) - G. Sand : nouvelles lettres d'un voyageur.

(2) - Bird et Tompkins : La vie secrète des plantes.

(3) - G. Sand : "La forêt de Fontainebleau", dans Impressions et Souvenirs.

ner au loin ses graines ou ses noyaux pour mieux perpétuer l'espèce, la plante, en revanche, nourrit l'animal herbivore, dispense les éléments subtils du miel de l'abeille... Et si le jardinier soigne la plante avec amour, pour assurer son développement et sa reproduction, combien de services ne rend-elle pas, en retour, à la société humaine ?

Cette relation plante-animal-homme consacre le passage naturel du monde végétal aux autres règnes dits "supérieurs", en tant qu'agent de l'Evolution. Ce passage se trouve magistralement exprimé dans l'animalisation, voire la personification des oliviers de Majorque, qui sont traités avec une poésie toute dantesque :

"A voir l'aspect formidable, la grosseur démesurée et les attitudes furibondes de ces arbres mystérieux, mon imagination les a volontiers acceptés pour des contemporains d'Annibal... Les uns se courbant vers nous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées ; les autres, se roulant sur eux-mêmes comme des bras engourdis ; d'autres, s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géants. Ici, c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe, je ne sais quelle hideuse guenon ; là un reptile sans nom, qui dévore une biche pantelante..."(4)

Mais cette transposition fantastique, enfantée par la débordante imagination de l'écrivain, peut prendre un tour beaucoup plus pacifique, voire philosophique, lorsque le milieu végétal change d'échelle, sans toutefois changer de monde, lorsque notre promeneuse solitaire rêve, couchée dans l'herbe des prairies du Coudray, dans la propriété d'un de ses amis herrichons, Charles Duvernet. Observé, cette fois, par le petit bout de la lorgnette, le petit monde des herbes multiplie soudain ses dimensions ; le microcosme se transforme merveilleusement en Macrocosme :

"Dans ce moment, écrit George Sand dans son "Journal intime", le sens de la dimension s'obscurcit dans mon cerveau, et ces charmantes graminées... m'apparurent comme autant d'arbres superbes... Leurs tailles sveltes, leurs diverses figures représentaient pour moi les différents arbres dont les graminées offrent la ressemblance en miniature. L'une était le palmier élancé, l'autre le sapin à la chevelure éplorée. Un brin de folle avoine me parut secouer sur ma tête des fruits gigantesques... et dans le lointain, à quelques pieds, je crus voir la profondeur d'une forêt incommensurable..."

Inversement, la lorgnette magique de notre observatrice peut se retourner, ramenant le Macrocosme au microcosme. Ainsi, vus du haut de la Chartreuse de Valdemosa, frangeant la croupe des montagnes lointaines, les arbres gigantesques

(4) - G. Sand : Un hiver à Majorque.

changent d'échelle à leur tour et leur "silhouette microscopique" est alors assimilée "aux fines antennes des papillons" (4).

Sous cette double optique inversée, bondissant d'un bord à l'autre de l'infini, la contemplation sandienne atteint les hauteurs de la philosophie antique. On y retrouve, en effet, secrètement honorée par la poésie de l'image, la loi de similitude, chère aux Anciens Hermétiques, qui affirme que "Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas", et vice-versa.

Ainsi, par la profondeur de ses méditations, George Sand est entrée, non seulement dans le monde végétal, en passant sous ses arcanes les plus grandioses comme dans ses recoins les plus intimes, mais elle a pénétré également au cœur d'un véritable Temple, tout rayonnant de philosophie universelle, un sanctuaire vivant et éternel où se célèbre le culte de la NATURE.

F. GOURON

(4) - G. Sand : Un hiver à Majorque.

UNE IMAGE IDEALISEE DE LA FEMME :
Edmée de MAUPRAT

Dans une lettre adressée à sa mère, Solange en pension à Paris, écrit : "Quand je ne fais pas des devoirs, je me plonge dans Mauprat pour penser à autre chose qu'à toi et à Maurice. Mauprat est bien joli. C'est intéressant à mort. J'en suis au moment où Bernard est en Amérique avec Lafayette et son ami Arthur. Je voudrais savoir si Edmée finit par l'épouser et s'il change son vilain caractère. Edmée est la plus belle de toutes tes héroïnes" (1). Et quelques jours après, elle écrit à nouveau : "J'ai fini Mauprat. J'en suis enchantée. C'est le plus beau roman qui ait jamais été fait. C'est plus joli que Valentine, que Consuelo, que Richard en Palestine, que tout (. . .). Edmée est la plus belle de toutes tes filles. Moi je suis la plus mal faite. C'est comme elle et non comme Consuelo que je voudrais être" (2).

Sans vouloir apprécier la valeur éducative de cette lecture que Samuel Rocheblave a fortement contestée (. . . "elle alimente sa sève à la lecture sinon dangereuse, en tout cas prématurée des livres de sa mère") (3), nous pouvons remarquer qu'un tel enthousiasme, même s'il est un peu excessif, n'est pas sans fondement, et nous avons été amené à suivre au fil des pages de ce roman, le personnage d'Edmée de Mauprat qui a tant forcé l'admiration de Solange et de beaucoup d'autres lecteurs.

La première image que nous avons d'Edmée se situe dans un cadre essentiellement romantique : le sinistre château de la Roche-Mauprat, repaire de brigands, en pleine bataille sanglante, en pleine nuit, en plein orage. Edmée apparaît comme un ange de douceur, de paix, de pureté, un être presque irréel : "j'avais vu des fées figurer dans mes légendes de chevalerie, s'écrie Bernard de Mauprat. Je crus presque que Morgane ou Urgande venait chez nous. . ." (4) et il la perçoit dans une vision sublimée comparable à celle d'un Le Nain ou d'un Georges de La Tour, "assise sous le manteau de la cheminée, occupée à sécher ses habits mouillés" et penchée sur le foyer qui éclaire son fin visage.

(1) - Voir note 2, G. Sand, Correspondance, Edition de George Lubin, Garnier, Paris, 1969, tome VI, p. 158 lettre du 23 mai 1843.

(2) - Lettres publiées par Samuel Rocheblave ; George Sand et sa fille d'après leur correspondance inédite, Paris, 1905, p. 72.- 74

(3) - Op. cit., p. 80

(4) - G. Sand, Mauprat, Edition Garnier - Flammarion, Paris, 1969, publiée par Claude SICARD, p. 71.

Mais plus encore qu'à l'aspect physique de cette jeune fille "belle comme le jour", "blanche avec des yeux noirs et des cheveux d'ébène", nous nous arrêterons à cette figure de femme que George Sand propose à ses lecteurs : image idéalisée, inaccessible, trop embellie sans doute pour être retrouvée dans la vie quotidienne, mais aussi image généreuse d'une femme aimante qui aspire à grandir un être dont elle a su découvrir les richesses cachées malgré des apparences frustes et malfaisantes.

Comme il se doit, Edmée a toujours vécu dans une atmosphère très protégée, loin des bassesses et des vicissitudes du monde, ce qui lui a permis de garder toute la fraîcheur de son cœur.

"Elle était naturellement gaie et brave ; c'était un ange que les chagrins de l'humanité n'avaient pas encore osé toucher. Rien ne l'avait fait souffrir, rien ne lui avait appris la méfiance et l'effroi" (1).

Elle vit dans un décor de rêve, digne d'une princesse de conte de fées : dans une chambre "simple et charmante, tendue et meublée en toile de Perse à fond blanc, et toute parfumée de grands vases de Chine remplis de fleurs. Il y avait des oiseaux d'Afrique qui jouaient dans une cage dorée et qui chantaient d'une voix douce et amoureuse. Le tapis était plus moelleux aux pieds que la mousse des bois au mois de mars" (2).

Elle vit entourée de son vieux père, le chevalier Hubert de Mauprat, plein de dignité et de tendresse cachée, d'une duègne qui lui tient lieu de femme de chambre et de demoiselle de compagnie, et d'un prétendant M. de La Marche, "jeune seigneur tout à fait à la mode de son époque, épris de philosophie nouvelle, grand voltairien, grand admirateur de Franklin, plus honnête qu'intelligent" . Non loin du château, vivent deux personnages étranges : Marcasse, le vieux sauvage, preneur de taupes, fidèle et astucieux surnommé l'hidalgo à cause de sa ressemblance à un personnage de Cervantes, et surtout Patience.

Patience est un vieux philosophe original, rustique et solitaire. Malgré sa vive intelligence il a toujours été rebelle au peu d'instruction qu'il a été à même de recevoir. Il professe une philosophie naturelle, nourrie de la Profession de foi

(1) - op. cit. ; p. 74.

(2) - op. cit., p. 101.

du vicaire savoyard et du Contrat social que dans son ignorance de toute autre chose il a pourtant lu avec le plus grand intérêt (!). "Ce cénobite dénonce la morale chrétienne du renoncement ; il prêche l'égalité des classes, la solidarité humaine et le droit au bonheur. Il est même un peu prophète et il prévoit la révolution" écrit David Owen Evans qui voit en lui l'expression du sentiment démocratique et égalitaire cher à Leroux et qui n'hésite pas à dire que "la thèse de Mauprat s'inspire directement de Leroux" (1). Jean-Pierre Lacassagne a nuancé cette opinion en remarquant que "George ignore presque tout de Leroux quand elle conçoit "une nouvelle appelée Mauprat". (2) Quand l'oeuvre s'achève, George est déjà familiarisée avec sa philosophie. . . sa parenté avec cette pensée est moins livresque que sympathique, comme on disait alors. La source de l'inspiration est à chercher non pas dans les écrits, mais dans les propos de table, dans les conversations au coin du feu, voire dans la Correspondance (3). C'est de toutes façons un personnage inspiré par les idées de Rousseau.

Patience joue un rôle important dans la vie d'Edmée car elle va chercher à ouvrir son esprit, à l'amener à découvrir les plus grands écrivains et leurs idées avec une pédagogie empreinte à la fois de persévérance et d'affection, comme Edmée en avait vu le modèle dans l'Emile : Attentif, Bernard de Mauprat relate une de ses leçons : "Edmée chérissait les poètes presque autant que les philosophes spiritalistes ; elle se promenait toujours un livre à la main. Un jour elle avait pris la Tassa, elle rencontra Patience, et, selon sa coutume, il s'enquit avec curiosité et de l'auteur et du sujet. Il fallut qu'Edmée lui fit comprendre les croisades : ce ne fut pas le plus difficile. . . Il pria Edmée de lui expliquer une strophe de la Jérusalem ; il y prit goût et elle lui en lut un chant en français. Quelques jours plus tard elle lui en fit connaître un second et bientôt Patience connut tout le poème. . . Peu à peu nous vîmes à bout de lui faire connaître Homère et Dante" (1). Une âme naïve est ainsi capable de s'élever au sommet des grands penseurs de l'humanité, telle est la confiance de George Sand -et d'Edmée de Mauprat- dans les possibilités humaines.

Si le début du roman nous montre Edmée comme un ange de douceur et de pureté, elle n'est cependant pas un être détaché de la réalité. Les personnages féminins de George Sand ne restent pas longtemps des fées ; il est même tentant de faire un rapprochement entre la jeunesse d'Edmée et celle d'Aurore :

(1) - Evans David Owen : Le Socialisme Romantique, Pierre Leroux et ses contemporains, Librairie Marcel Rivière, Paris 1948, pp. 108-109

(2) - A. Buloz, 11 mars 1835 (Lubin III, p. 827) cité par J. P. Lacassagne.

(3) - Lacassagne Jean-Pierre , Histoire d'une amitié, Pierre Leroux et G. Sand, Klincksieck, Paris, 1973, p. 23

(4) - op. cit. , pp. 117-118.

"Elevée aux champs, elle était forte, active, courageuse, enjouée : elle joignait à toutes les grâces de la beauté délicate toute l'énergie de sa santé physique et morale. C'était une fière et intrépide jeune fille autant qu'une douce et affable châtelaine" (1), parcourant la campagne du Berry, montée en amazone sur son cheval, attentive aux paysans, aux vieillards, amoureuse de la nature, ayant "allumé sa vaste intelligence aux brûlantes déclarations de Jean-Jacques". "Edmée, privée de sa mère dès le berceau et abandonnée à ses jeunes inspirations par un père plein de confiance, de bonté et d'incurie, s'était formée à peu près seule. L'abbé Aubert, qui lui avait fait faire sa première communion, n'avait point proscrit de ses lectures les philosophes qui l'avaient séduit lui-même. Ne trouvant autour d'elle ni contradiction ni même discussion, car, en toutes choses, elle entraînait son père dont elle était l'idole, Edmée était restée fidèle à des principes en apparence bien opposés : la philosophie qui préparait la ruine du christianisme et le christianisme, qui proscrivait l'esprit d'examen (1). Ici, George Sand tombe dans le piège de Pierre Leroux" selon l'expression employée par elle dans une lettre à Marie d'Agoult (2).

Un événement va transformer cette jeune fille "rattachée avec amour à sa solitude et à ses poétiques rêveries sous les vieux chênes de son parc", en femme forte consciente de ses responsabilités et de la tâche à accomplir.

Lors d'une attaque violente du château de la Roche-Mauprat à laquelle une succession de hasards va lui permettre d'assister, dans un moment de vive angoisse, elle promet solennellement à Bernard de Mauprat son cousin, de lui appartenir pour toujours. Très rapidement on comprend l'énormité de ce serment et l'impossibilité d'une telle union. Bernard est un brigand grossier et inculte. Edmée ne peut l'accepter tel qu'il est. Elle a une trop haute idée de l'amour. L'abbé Aubert le lui fait remarquer : "Mais quand même cet homme aurait de l'affection et des égards pour vous, songez-vous à l'impossibilité de vous entendre, à la grossièreté de ses idées, à la bassesse de son langage ? Le cœur se lève de dégoût à l'idée d'une telle association" (3). Et Edmée lui répond : "Je sais fort bien qu'au bout de trois jours je n'aurai rien de mieux à faire que de me couper la gorge (. . .) ; j'irai jusqu'au jour de mes noces, et si Bernard m'est trop odieux, je me tuerai après le bal" (4).

(1) - op. cit., p. 117

(2) - Correspondance, op. cit., tome IV, p. 236, lettre 1611

(3) - op. cit., p. 143

(4) - ibid., p. 141

Lorsqu'Edmée songe au mariage, elle y songe avec les idées égalitaires de George Sand et de Pierre Leroux : (...) "je ne souffrirai jamais la tyrannie de l'homme, pas plus la violence d'un amant que le soufflet d'un mari".

Il faudra une lente évolution des deux héros pour que l'amour puisse véritablement les unir. Bernard devra mériter l'affection et l'estime de la jeune fille et attendre plusieurs années pour être digne d'elle, en fortifiant son cœur autant que son esprit, et en passant par toutes sortes d'épreuves qui iront même jusqu'à un départ de sept ans en Amérique au moment de la Guerre d'Indépendance.

Peu à peu les sentiments de Bernard pour sa "fiancée" vont évoluer, parfois curieusement changer au point même que sa nature féminine ne sera plus une faiblesse ; il va sublimer cet amour pour lui donner une vigueur nouvelle. Edmée n'apparaît plus sous l'image traditionnelle de la femme à protéger, mais comme une égale capable d'une amitié à un niveau supérieur : "En même temps que le sentiments de l'estime et du respect se révélait à moi, mon amour, changeant pour ainsi dire de nature, grandissait dans mon âme et s'emparait de mon être tout entier. Edmée m'apparaissait sous un nouvel aspect. Ce n'était plus cette belle fille dont la présence jetait le désordre dans mes sens ; c'était un jeune homme de mon âge, beau comme un séraphin, fier, courageux, inflexible sur le point d'honneur, généreux, capable de cette amitié sublime qui faisait les frères d'armes, mais n'ayant d'amour passionné que pour la Divinité, comme ces paladins qui, à travers mille épreuves, marchaient à la Terre Sainte sous une armure d'or". (1)

On retrouve ici une idée chère à George Sand : "Les hommes s'imaginent que la femme n'a point d'existence par elle-même et qu'elle doit toujours s'absorber en eux, et pourtant ils n'aiment fortement que la femme qui paraît s'élever par son caractère au-dessus de la faiblesse et de l'inertie de son sexe"(2).

Devant la force du serment qu'elle a fait à Bernard et devant la fidélité qu'elle s'impose, Edmée n'accepte pas la défaite. Elle affronte la situation courageusement, dignement et pendant plusieurs années se chargera d'affiner cet être primitif, de le transformer, de l'instruire, de l'élever intellectuellement et spirituellement. Cette hauteur dans l'amitié est une aspiration exprimée par Pierre Leroux dans une de ses premières lettres à George Sand : "C'est le propre de l'amitié que d'être utile ou du moins de chercher à l'être à ceux que nous aimons... la vie est une épreuve et une expérience que nous faisons tous deux dans la mesure

(1) - op. cit., p. 147

(2) - ibid., p. 186

de nos forces pour nous et pour l'humanité. Aspirons donc à devenir meilleurs et à nous éclairer de plus en plus dans nos ténèbres". (1)

M. L. Pailleron n'a pas apprécié dans le caractère d'Edmée cette manière dominatrice, cette "raideur de sainte" et elle la trouve d'"une sécheresse insupportable" (2). Il est vrai que n'importe quel homme n'aurait pas forcément accepté cette attitude maternelle et protectrice qui a souvent été celle de George vis à vis de ses amants (ou de ses enfants).

Mais Edmée "éduque" Bernard avec tant de discrétion, d'affection et de délicatesse qu'il peut dire : "s'il n'y eut jamais de fiancée plus forte et plus réservée, jamais il n'y eut de mère plus tendre". (3)

Pour instruire Bernard, Edmée utilise les méthodes que George Sand emploie quotidiennement à cette époque pour l'éducation de sa fille : des lectures choisies souvent selon la fantaisie et le goût du "professeur", mais expliquées, préparées à l'avance, souvent lues à haute voix : "Edmée avait une sorte de direction occulte sur mes études... le soir, elle prétextait le désir de relire quelque livre favori, et elle lisait haut, alternativement avec l'abbé des passages de Condillac, de Fénelon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Jean-Jacques, de Montaigne et même de Montesquieu. Ces passages étaient certainement choisis d'avance et appropriés à mes forces : je les comprenais assez bien et je m'en étonnais en secret ; car si dans la journée j'ouvrais ces mêmes livres au hasard, il m'arrivait d'être arrêté à chaque ligne. Dans la superstition naturelle aux jeunes amours, je m'imaginai volontiers, qu'en passant par la bouche d'Edmée, les auteurs acquéraient une clarté magique et que mon esprit s'ouvrait miraculeusement au son de sa voix. Du reste Edmée ne me montrait pas ouvertement l'intérêt qu'elle prenait à m'instruire elle-même. Elle se trompait sans doute en pensant qu'elle devait me cacher sa sollicitude ; j'en eusse été d'autant plus stimulé et ardent au travail. Mais en ceci elle était imbue de l'Emile et mettait en pratique les idées de son cher philosophe"(4)

Bien souvent, ces lectures étaient complétées par de longs entretiens au cours des promenades dans le parc ou par "des visites philosophiques à la cabane couverte de neige de Patience".

(1) - Lettre n° 1 - Pierre Leroux à George Sand, 1836, Décembre, publiée par J. P. Lacassagne, op. cit., p. 98

(2) - PAILLERON Marie-Louise, George Sand, années glorieuses, Grasset, Paris, 1942, p. 39

(3) - op. cit. p. 158

(4) - op. cit., pp. 151-152.

Il est évident qu'on reconnaît ici la vocation de "maître d'école" de George Sand (1), titre qu'elle s'est volontiers donné et qui a été un des aspects les plus permanents de sa personnalité.

Des événements inattendus et romanesques viennent à plusieurs reprises interrompre le cours de ces études et peut-être faire imaginer aux lecteurs qu'Edmée va se détourner de Bernard, mais à "deux caractères d'exception" il faut "des amours héroïques" (2) et des liens si profonds se sont créés entre ces deux êtres que rien ne pourra les détruire. "Ce poème symphonique qui s'ouvre sur le fracas des coulevrines, les gémissements d'agonie et l'horreur du sang répandu s'achève sur la paix du destin assumé", conclut Claude Sicard dans sa belle préface à Mauprat (3). Edmée et Bernard goûteront les joies d'un amour paisible, heureux et harmonieux, si bien que dans sa vieillesse longtemps après la mort d'Edmée qu'il avait épousée depuis de nombreuses années, Bernard de Mauprat devenu vieillard, pourra dire : "permettez-moi de ne vous point parler autrement de cette perte que j'ai faite il y a seulement dix ans ; elle m'est aussi sensible qu'au premier jour et je ne cherche point à m'en consoler mais à me rendre digne de rejoindre dans un monde meilleur, après avoir accompli mon temps d'épreuve, là sainte compagne de ma vie. Elle fut la seule femme que j'aimais... je suis ainsi fait : ce que j'aime, je l'aime éternellement, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir". (4)

Cette sublimation de la femme et cette haute conception de la fidélité ont certainement été une des aspirations très profondes au cœur de George Sand, à qui de multiples amours ont apporté tant de chagrins, de désillusions et de déceptions ; n'a-t-elle, pas toute sa vie, espéré rencontrer cet amour idéal que seules ses héroïnes ont pu atteindre dans ses romans ?

Bernadette CHOVELON-GUERRY

(1) - cf. Impressions et souvenirs - Editions d'aujourd'hui, 1976, p. 179

(2) - op. cit., p. 310

(3) - ibid., p. 24

(4) - op. cit. p. 312

LE PROJET D'INDEPENDANCE :
Robinson Crusoé et les Contes d'une grand-mère

Etablir son identité, son indépendance chez les personnages des Contes d'une grand-mère se montre à la fois implosif et explosif, c'est-à-dire vers l'intérieur et l'extérieur. Par nécessité, chacun se développe selon ses forces et son courage sans pour cela permettre à l'extériorité menaçante d'empiéter sur l'espace privé, le for intérieur qui se garde autonome grâce à la formation d'un jugement libre. Pour parvenir à ce but il faut tirer de l'expérience à chaque contact de la vie sans exception. Vivre, survivre, le besoin le plus élémentaire de l'homme n'est pas à l'avis de George Sand une leçon à négliger. Suivant le modèle littéraire consacré de l'homme abandonné à lui-même devant les éléments déchaînés, dont Robinson Crusoé de Daniel de Foe (1719) marque le plus populaire du genre (1), elle présente dans ses contes des protagonistes qui se mesurent à la nature hostile et qui, à force de courage et de ruse, parviennent à la vaincre. A la dure école de la nécessité la nature devient le maître de tout le monde ; grâce à l'industrie de l'homme, le moins expérimenté arrive à se mesurer aux vraies nécessités, ce qui explique peut-être la raison pour laquelle Jean-Jacques Rousseau au contraire de Sand, condamne tous les livres, à l'exception de Robinson Crusoé, dans son Emile (2). Evitant le ton moralisateur et didactique, notre femme de lettres présente cette même situation qui oriente l'enfant vers quelques problèmes réels qu'il rencontrerait en futur adulte ; dans sa lutte

(1) - Auteur du Guide de littérature pour la jeunesse, Marc Soriano note la longue lignée du thème de Robinson "A vrai dire, le thème de Robinson ne date pas de Selkirk ni du début du XVIIIe siècle. Il est connu depuis très longtemps et apparaît souvent dans le conte, l'épopée, la tragédie : Sinbad le Marin, Philoctète abandonné dans son île, Ulysse errant sur les océans déchaînés". (France - Flammarion - 1975) - p. 195 -

(2) - Rousseau explique la raison pour laquelle il limite la lecture d'Emile Zola à Robinson Crusoé jusqu'à l'âge de quinze ans : "Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son île et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient de l'en tirer, sera tout à la fois l'amusement et l'instruction d'Emile à l'époque dont il est ici question. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations ; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il doit savoir en pareil cas... Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venait à lui manquer, qu'il examine la conduite de son héros, qu'il marque attentivement ses fautes et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas... faire

pour survivre tout homme devient "adulte" dans le sens étymologique ("adultus" étant le participe passé du verbe latin "adolescere", c'est-à-dire "grandir").

Les aventures du Clopinet des Ailes de courage peuvent être tenues pour le fort parangon de l'archétype Robinson. Arraché à son monde familial, il chercha et tâtonna pour se débrouiller au milieu de la plage normande : "Il toucha encore et amena à lui quelque chose comme une énorme grappe de raisins noirs. Il avait faim, il mordit et ne trouva sous sa dent que des coquilles assez dures ; mais ses dents étaient bonnes et entamaient de petites moules excellentes. Aussitôt il les ouvrit avec son couteau et apaisa sa faim, car il y avait de ces moules à l'infini..." (1). L'arrivée subite de la marée le prit par surprise mais imitant les oiseaux, il fit un grand effort avec ses bras pour se sauver. Plus tard, conscient de "la mine de merveilles" que représente la nature comme l'auteur l'avait révélé à Aurore et à Gabrielle SAND dans la préface de ce conte, Clopinet apprit à pêcher et à nager d'après son observation soignée des oiseaux, épisode qui réaffirme les conclusions de l'auteur de l'Apologie de Raimond Sebond (2). Provisoirement, pour le garçon très las un lit de roches et de coquillage suffisait. (Contes - I. 220). Il s'adaptait, cependant, de mieux en mieux à la vie sur la plage, découvrant en lui-même les moyens pour bien subsister. Entouré par tout un océan, il a dû chercher néanmoins de l'eau potable. (Contes - I. 241-242). Il réussit à cette tâche tout en développant un système pour lui en fournir une provision toujours renouvelée. (Contes - I. 242). Le problème

un établissement semblable ; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connaît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté. "Emile ou de l'éducation. - Nouvelle Edition - (Paris - Garnier Frères - 1904) - p. 203 -

En revanche, Sand riposte à ce raisonnement : "Ce n'est pas le travail qu'on leur impose que je blâme. Rousseau, en le retranchant tout à fait dans l'Emile, risque de laisser le cerveau de son élève s'épaissir au point de n'être plus capable d'apprendre ce qu'il lui réserve pour un âge avancé. - "Histoire de ma vie dans Oeuvres autobiographiques - Ed. Georges Lubin - 2 volumes - (Paris - Gallimard - 1970-71) - I 531 -

(1) - George Sand - Contes d'une grand-mère - Tome I - Bibliothèque contemporaine. - (Paris - Michel Lévy Frères - 1873) - P. 219 - Les références subséquentes à cette édition et au tome II - (Paris - C. Lévy - 1876) seront indiquées dans le texte.

(2) - Tournant le dos courageusement à la tradition de la conception de l'homme-dieu, but de la création, Michel de Montaigne jugea que l'homme, égal aux animaux, ne possède aucun privilège particulier. Il alla plus loin en démontrant que l'homme suit très souvent non seulement l'exemple de l'instinct animal pour le savoir pratique mais aussi pour ce qu'il appelle son intelligence. - Apologie de Raimond Sebond - (Paris - Gallimard - 1962) - pp. 67-68 et 72-73 -

de se ravitailler quotidiennement ne posait plus de difficulté dès que Clopinet fit une réserve de coquillages (Contes - I. 243) et trouva des oeufs (Contes - I. 248). En petit Robinson, il se fit un panier des rameaux de joncs, de genêts, des saules nains et des arbustes flexibles et un lit avec des algues de la mer (Contes - I. 244). Plus hardi au bout de quelques jours, il chassa une "perdrix de mer", c'est-à-dire une hirondelle d'après l'explication de Sand (Contes - I. 244) et alluma un feu pour la cuire avec son "fusil", un anneau de fer et un morceau d'amadou qui marchent avec l'aide d'un caillou (Contes - I. 244). Toujours imitant les oiseaux, il fouilla le sable avec une petite pelle qu'il se fabriqua et il trouva des équilles à discrétion pour cuire et manger, que SAND en pédagogue définit pour l'enfant ou le lecteur ignorant de ces termes : "l'équille est une petite anguille excellente qui abonde sur cette côte..." (Contes - I. 247).

Le passage du temps dissipa les craintes du jeune Clopinet qui, comme Robinson Crusoe, finit par devenir prudent, c'est-à-dire brave avec tranquillité, et à raisonner le danger au lieu de le fuir aveuglément (Contes - I. 248). Il parvient même à surmonter sa peur d'autres hommes, en particulier du tailleur dont il avait été apprenti et de qui il avait fui. (Contes - I. 243). Après avoir trouvé une cachette provisoire au bas de dunes (Contes - I. 243) il tomba sur un ermitage et une lucarne d'observation abandonnés qui servaient de refuge secret pour les guetteurs du sémaphore ou de "la vigie", pour emprunter le vocabulaire pittoresque de Sand qui ne néglige jamais de préciser le sens de termes insolites (Contes - I. 256-257). L'idée prépondérante de vivre libre et maître de lui-même dans la nature, qui coïncide avec le projet de Robinson, enhardit l'enfant, suppléant à la crainte du danger (Contes - I. 262-263). Cet appel à vivre librement dans la nature retentissait dans le coeur de George Sand (1) qui exprima cette attirance par la transposition littéraire à plusieurs reprises dans les Contes d'une grand-mère.

(1) - La passion de s'intégrer dans la nature chez George Sand jaillissait déjà dans Les Promenades autour d'un village : "Oui, oui, encore une fois, l'aspiration à la vie pastorale, le besoin d'identifier notre être avec la nature et d'oublier tous les faux besoins et toutes les vaines fatigues de la civilisation, ce n'est pas là un vain rêve ; c'est un goût inné et positif chez la grande majorité de la race humaine, c'est une passion muette et obstinée qui suit partout, ..." - Romans champêtres - Illustrés par Tony Johannot - Collection Hetzel - Volume I - (Paris - L. Hachette et Cie - 1860) - p. 296 -

L'itinéraire de l'adaptation à la vie d'Emmi ne se départit pas beaucoup de celui de Clopinet sauf pour l'endroit où se déroule l'histoire. Comme son titre l'indique, Le chêne parlant se situe dans un bois, plus précisément dans la forêt de Cernas (Contes - II.1). Si nous acceptons la forêt en tant que terme consacré de notre partie subconsciente (1), interpréter la lutte pour survivre dans la nature par le protagoniste comme la manifestation des procédés intérieurs de l'enfant qui gagne progressivement l'habileté psychologique pour trouver des solutions viables à ses problèmes ne semblera pas exagéré. Les conflits psychologiques et affectifs se posent à chacun. Orphelin, à la différence de Clopinet, Emmi, un petit gardeur de cochons passa par l'angoisse avant de se révéler l'existence elle-même. La survivance physique d'Emmi manifeste le courage intérieur de l'enfant qui se conformera au programme robinsonien de s'assurer les besoins les plus élémentaires : la nourriture et l'abri ou la protection contre les forces hostiles (2). Le chêne lui fournit un refuge sûr pour éviter les porcs qui le poursuivaient (Contes - II.6-7) en l'hébergeant la première nuit à la lisière de la forêt (3). Menacé par le monde extérieur au sens propre, Emmi évoque figurativement l'intimidation qu'éprouve l'enfant dans le monde des adultes. La fuite du porcher de la ferme de sa tante débute par la recherche du courage pour consolider les éléments encore obscurs et éparpillés de son identité ; la découverte du monde extérieur renvoie analogiquement à l'approfondissement de son moi intérieur. La cachette dans le trou noir du chêne marqua explicitement le retour vers le subconscient. L'intimité du lit chaud et doux en sécu-

(1) - "Since ancient times the near-impenetrable forest in which we get lost has symbolized the dark, hidden, near-impenetrable world of our unconscious." - Bruno Bettelheim - The Uses of Enchantment - The Meaning and Importance of Fairy Tales - (New York - Alfred A. Knopf - 1960) - p. 94 - Il existe une traduction en français de cette oeuvre : Psychanalyse des contes de fées - Traduit par Théo Carlier - (Paris - Robert Laffont - 1976) -

(2) - Dans sa théorie de motivation, Abraham H. Maslow place les besoins physiologiques au premier rang de l'échelle car sans la nourriture et le sens du bien-être l'individu n'éprouve pas les autres besoins humains : la sécurité; l'amour, l'estime, le désir d'apprendre - Motivation and Personality - 2ème édition - (New York - Harper et Row - 1954) - pp. 36-39. -

(3) - Dans l'Histoire du véritable Gribouille c'est un chêne qui fournit aussi l'intimité reconfortante qui manquait à l'enfant dans sa famille qui le maltraitait et le rebutait, car il ne partageait pas leurs habitudes de voler et de se tenir malproprement : "Il y avait dans cette forêt un certain chêne que Gribouille aimait particulièrement : c'était un arbre très vieux, creux en dedans, et tout entouré de belles feuilles de lierre et de petites mousses les plus fraîches du monde." - (Paris - E. Blanchard - Vignettes de Maurice Sand - Gravures de Delaville - 1851) - p. 13 -

rité contre toute bête et tout homme (Contes - II.13) rappelle l'utérus maternel substituant pour l'orphelin la protection affective offerte par la mère à son enfant. L'ingéniosité et l'invention ne manquent pas à Emmi qui boucha le trou de son "nid", mot qui fortifie l'idée de l'intimité maternelle et installa son bagage en sûreté (Contes - II.13-14). Le besoin suggère les moyens ; sentant la faim, Emmi en petit "Tarzan" folklorique gagna les arbres voisins en passant sur les branches pour arriver aux châtaigniers où il fit une bonne récolte (Contes - II.15). La description d'Emmi "léger comme un écureuil" grimpant aux arbres (Contes - II.15-16) traduit une fois de plus le mimétisme de la nature par l'homme. Par le moyen le plus primitif, l'enfant mit le feu au tas de menus déchets en frottant le dos de son couteau contre un caillou et recueillant l'étincelle avec des feuilles sèches (Contes - II.15) et cuisit ses châtaignes à l'aide de l'eau d'une rigole (Contes - II.16). La récolte de framboises et de mûres sauvages compléta le repas dans la nature. (Contes - II.16). La faim satisfaite, Emmi s'occupa de rendre son foyer moins transitoire : il nettoya le cours du filet d'eau qu'il avait à sa portée. L'auteur des Contes suggère les moyens d'accomplir cette tâche à ses lecteurs à l'instar du porcher qui enleva les herbes pourries avec sa sarclette, creusa un petit réservoir, débarrassa un petit saut que l'eau faisait dans la glaise et l'épura avec du sable et des cailloux (Contes - II.16). Dans le trou déjà nettoyé Emmi fit un lit de fougères et de mousse bien sèche (Contes - II.17).

Sans se montrer un être quasi surnaturel comme les héros de légendes, Emmi, dans la même veine que Robinson Crusoé, apprit à vivre dans son environnement. Pour se protéger contre les loups il suffisait d'imiter le son d'un fusil en frappant son couteau contre le fer de sa sarclette (Contes - II.17-18) tandis que l'enterrement dans le sable des châtaignes qu'il avait recueillies les conservait en sécurité des rats et des mulots pendant l'hiver (Contes - II.2-18). Les favasses ou "féveroles" que décrit SAND pour approfondir la connaissance générale du lecteur (Contes - II.5) et des alouettes, attrapées avec des lacets faits en ramassant des crins laissés aux buissons par les chevaux, variaient le régime d'Emmi qui devenait progressivement plus industriel. Des flocons de laine recueillis sur les épines de clôture lui fournissent le nécessaire pour se fabriquer une espèce d'oreiller. Plus tard, il se fit une quenouille et un fuseau et apprit tout seul à filer et à tricoter des bas avec des aiguilles à tricoter faites par lui-même avec du fil de fer (Contes - II.18-19). La connaissance acquise dissipa la peur du tonnerre et de la foudre car Emmi, remarquant que son chêne ayant refait une cime en parasol n'attirait plus le fluide, finit par dormir pendant les orages (Contes - II.20). En somme, la grand-mère démontre par ce thème de survivance dans la nature que l'observation s'avère la meilleur leçon.

Absorbé par le souci perpétuel d'assurer sa vie et de protéger sa liberté, Emmi acquit plus d'intelligence, de courage et de prévision qu'il n'aurait fait dans la vie ordinaire. La vie solitaire dans la nature, excellent moyen pour enhardir l'esprit et le corps ne répond pas, pourtant, à tous les besoins de l'individu ; une fois que tous les problèmes matériels étaient résolus, Emmi éprouva un besoin si vif de la présence

de ses semblables qu'il se contenta de la compagnie de la vieille idiote Catiche si dégradée qu'elle fût (Contes - II. 21). Maîtriser la vie dans la nature ne marque que la première étape de la longue éducation qu'offre la vie ; l'incubation de l'autonomie, et intérieure et extérieure de l'individu, occupe une place importante dans un troisième des Contes d'une grand-mère (1 et 2).

A la différence d'Emmi et de Clopinet, le Miquelon du Géant Yéous s'opposa aux forces de la nature par choix plutôt que par nécessité comme par exemple, Robinson Crusoé, naufragé sur son île déserte (3). La vie montagnarde requiert une certaine expérience, voire pour se déplacer, ce qui explique pourquoi Miquel conseilla au narrateur de penser où mettre le pied sur le sentier au lieu de discuter et insista pour qu'il restât la nuit afin d'éviter le grand danger de redescendre au soleil couchant (Contes - I. 318-320). Son offre de partager son repas, un isard qu'il avait tué, dévoile son savoir-faire pour se nourrir dans les montagnes (Contes - I. 319). La vraie lutte de Miquel contre la nature ne se montre pas, pourtant, dans sa vie quotidienne, à sa cabane modeste où il habitait avec ses trois soeurs mais plutôt dans l'histoire de sa victoire sur le géant Yéous qu'il raconta par méthode de retour en arrière à son visiteur en y ajoutant des détails imaginaires (Contes - I. 325).

Livré à lui-même à l'âge de quinze ans pour chercher une occupation, Miquel décida de reconquérir sa propriété et de "mettre le géant dehors", c'est-à-dire de rendre encore utilisable la prairie écrasée par l'avalanche de rochers, de pierrailles et de sable (Contes - I. 339) et de réparer la large rigole creusée par la chute de rochers et la neige (Contes - I. 339). Avant d'entreprendre sa tâche il vérifia l'état de

(1) - Dans sa théorie de motivation, Abraham H. Maslow place les besoins physiologiques au premier rang de l'échelle car sans la nourriture et le sens du bien-être l'individu n'éprouve pas les autres besoins humains : la sécurité, l'amour, l'estime le désir d'apprendre - Montivation and Personality - 2ème édition - (New York - Haper et Row - 1954) - pp. 36-39 -

(2) - La loi primordiale de la vie, c'est survivre malgré l'adversité et les circonstances, pour les animaux aussi bien que pour l'homme, ce qui s'avère par l'insertion subtile du thème de survivance même dans la Fleur sacrée, histoire d'un éléphant blanc. L'expérience traumatisante de témoigner le meurtre de sa mère et d'être mis en captivité ne domptait que provisoirement le désir dominant de l'éléphant pour vivre - (Contes d'une grand-mère - II. 104) -

(3) - En revanche, l'arrivée de Gribouille sur une île déserte ne mena pas à une chaîne de rencontres avec des éléments déchaînés qu'il a dû maîtriser pour survivre. Le voyage le transporta dans un pays fantaisiste où la reine des fleurs avoua être sa marraine dès que sa forme naturelle lui fut restaurée. - Histoire du véritable Gribouille - p. 75 -

la terre pour s'assurer de son ancienne fertilité, Le travail physique qu'accomplit Miquelon fut de nettoyer le terrain (Contes - I. 339-340). Son effort tant physique que mental ne consista pas littéralement qu'à survivre dans la nature comme Clopinet et Emmi, car il restait le soir et se nourrissait la plupart du temps chez le Père Bradot, maître berger des troupeaux de cette "rencluse" (Contes - 340-341). Sa lutte pour survivre décèle un sens plus étendu ; il voulait enlever la pierre et la glace de son terrain pour en vivre ; pour l'accomplir Miquel dut, néanmoins, comme Robinson, s'opposer aux éléments car il construisit une baraque pour se protéger de la pluie des nuits où il restait sur la montagne pour avancer son travail (Contes - I. 352). Pour devenir maître de sa terre, pour se mesurer contre la nature hostile, il employa toutes ses forces : "J'avais toujours mon idée, je voulais apprendre à combattre le rocher et à m' en rendre maître le plus vite et le plus adroitement possible. On ne me faisait faire qu'un métier de manoeuvre, mais tout en le faisant, je regardais le travail des ingénieurs et je m'efforçais (1) de me rendre compte de tout" (Contes - I. 356). Le progrès de Miquel avança lentement mais il arriva quand même à regagner sa terre : "Enfin, au bout de cinq années, je vis un beau soir tout le corps dépecé du géant transporté sur le flanc déchiré de la montagne et formant une belle digue capable de retenir les glaces des plus rudes hivers, avec tous les sables qu'elles entraînent, lesquels en rencontrant un point d'appui, tendaient à s'amonceler et à augmenter la puissance de la digue. Ma prairie, que j'avais drainée à mesure avec des rigoles de pierre, portait toutes ses eaux vers la coulisse du torrent et se passait d'engrais pour être magnifique. Il n'y avait que trop de fleurs ; c'était un vrai jardin" (Contes - I. 362). Grâce à la chasse et au troupeau de vaches qu'il élevait, Miquelon assura la vie de sa famille en été quand elle restait à la montagne. Au-dessus de tout, la famille vivait de la terre reconquise (Contes - I. 368). Miquelon réussit à maîtriser la nature ; son succès a ainsi autant de valeur que la réussite de Robinson Crusoe à surmonter les forces naturelles sur son île.

L'expérience des protagonistes du Géant Yéous, du Chêne parlant et des Ailes de courage dépasse la simple leçon d'un moyen pour survivre comme Robinson Crusoe sur son île. L'optimisme sandien est évident dans sa croyance en la capacité de chacun non seulement de survivre mais encore de profiter au maximum de tout ce qu'offre la vie ; elle particularisa cette idée devant les événements politiques de 1871 : "Je vivrai dans ceux qui vivront après moi. . . En ce moment, nous traversons une île de sauvages où la tempête nous a jetés. Mais, comme Robinson, nous les verrons se manger les uns les autres, et le navire se remettra à flot sans que nous soyons mangés". (2).

(1) - L'édition en volume donne ici "m'efforcerai", celle de la Revue des deux Mondes, évidemment préférable "m'efforçais".

(2) - George Sand - A. M. Berton Père - 17 mai 1871 - Correspondance - Ed. Calmann Lévy - 6 volumes - (Paris - Ancienne Maison Michel Lévy Frères - 1892) - VI. 120 -

Grâce à l'essor de l'imagination dans chacun de ces trois contes, il s'agit d'ouvrir le moi intérieur du lecteur, qu'il soit enfant, qu'il soit adulte, au monde extérieur pour qu'il puisse se gonfler, se développer, maîtriser la vie selon le maximum de ses capacités. A travers ces contes Sand incite alors le lecteur lui-même à déployer toute sa puissance pour faire face, comme Robinson Crusoé, à la vie.

Debbie WENTZ



Pour vos cadeaux de fin d'année, nous sommes heureux de vous informer de la parution aux Editions phonographiques 36, Avenue Hoche 75008 Paris, dans la collection "Les grands évènements de la Vie Musicale" d'un disque réalisé sous la direction de Georges Lubin :

« A la Recherche du Temps de George Sand »

INFORMATIONS

● Au Château-musée de Culan (Cher), magnifique témoin de l'architecture médiévale, de nombreuses salles ont été animées par des scènes historiques illustrant, au moyen de mannequins très beaux de conception et habillés avec un grand souci d'exactitude, le passage d'illustres visiteurs (Louis XI, Jeanne d'Arc, Sully, Mme de Sévigné, etc. . .). Dans l'une, George Sand, allongée sur un canapé, (en souvenir de l'accident à la jambe qui lui arriva lors de sa visite le 20 mai 1847), et Chopin jouant du piano.

● A ajouter à l'iconographie de George Sand une charmante statuette en étain, inspirée d'une gravure de Gavarni, qui représente la romancière en costume masculin. C'est, beaucoup mieux qu'un moulage, une véritable petite sculpture, très soignée. Elle est due aux Etablissements Bachet, "Les Etains du prince", 17, Boulevard Henri IV, 63600 Ambert.

● Les Etats-Unis se distinguent depuis quelques années par des initiatives concernant George Sand. Après Amherst College, après Hofstra University, qui ont organisé des rencontres et colloques assortis d'expositions, voici que l'Université d'Indiana vient d'éditer une traduction de Lélia par Maria Espinosa, précédée d'une introduction d'Ellen Moers.

Une revue mensuelle, Gourmet, the magazine of good living, admirablement illustrée, consacre dans son numéro d'août 1978 un article plaisant à lire et bien documenté à "George Sand à Nohant", par Naomi Barry, avec des photographies excellentes, en couleurs (777, Third Avenue, New York, N. Y. 10017).

A Los Angeles, existe une "Galerie George Sand, Fine Books and Fine Arts", animée par Charlotte Gusay et Donna Silverman, qui organise des expositions, rassemble des éditions anciennes ou des rééditions (en Anglais) d'oeuvres de G. Sand, et prend la tête d'une filiale des Amis de George Sand sur la côte ouest. Voici la liste des ouvrages disponibles en stock : Indiana, Lelia, Intimate Journal (Journal intime), My convent life (extrait d'Histoire de ma vie, probablement), The Country Waif (François le Champi), Master Mosaic Workers (Maîtres mosaïstes), The Haunted Pool (La Mare au diable), La vinia, Valentine, The Bagpipers (Maîtres sonneurs), Mauprat, Fanchon the Cricket (Petite Fadette), Winter in Majorca (Un hiver à Majorque), The letters of George Sand and Flaubert, She and He (Elle et Lui), Leone Leoni, The Companion of the Tour of France. La circulaire qui m'a été communiquée a bien raison de parler d'une "résurgence phénoménale" ! (2076, Westwood Boulevard, Los Angeles, California 90025).

● Deux thèses de doctorat du 3e cycle ont été soutenues avec succès ce printemps sur George Sand :

- devant l'Université Paris-IV : "George Sand et Paris", par Mlle Renée Wahdy, égyptienne ;
- devant l'Université Paris-XII : "Les formules pédagogiques des Contes d'une grand'mère", par Mrs Debra Wentz, américaine.

● Au Canada, devant l'Université d'Ottawa, M. Raymond Rêhault a soutenu une thèse de doctorat comportant l'étude critique et l'édition du roman Mademoiselle Merquem (1868) d'après le manuscrit qui est conservé dans les collections de la dite université.



Nous sommes heureux d'informer nos Amis, dont beaucoup ont manifesté leur attachement à NOHANT, de la création de l'Association "Les Amis de Nohant", elle a pour but d'animer et d'organiser des manifestations culturelles dans ce haut-lieu du Romantisme.

Membre Actif : 10 F - Membre Bienfaiteur : 50 F
S'adresser à Monsieur Philippe Chambon, Trésorier
10, rue Albert 1er
36019 - CHATEAUROUX Cedex



Nous apprenons avec tristesse la disparition de Suzanne Misset-Hopès femme de lettres et conférencière, membre de notre Comité Littéraire et aussi fidèle et généreuse adhérente.

C'est en 1956 que j'ai rencontré pour la première fois Madame Misset-Hopès au cours d'une conférence qu'elle fit chez Aurore Sand. Toutes les questions qu'elle avait soulevées ce jour-là, relatives à George Sand Spiritualiste m'avaient si fortement remuée, que vingt ans plus tard, lorsque je remis sur pied l'Association nouvelle, je me souvins de Madame Misset-Hopès et voulus retrouver ses traces. Je suis allée la voir par un très beau jour d'automne, elle vivait seule, retirée dans la forêt de Rambouillet. Notre mutuelle affection pour Aurore Sand fut pour nous un lien immédiat. Puis au cours de notre conversation, très vite, nous nous découvrimus des convictions identiques. Ce fut une journée très dense, d'où découla une abondante correspondance et une amitié de courte durée hélas, mais non moins intense. C'est avec beaucoup de conviction et de certitude qu'elle accueillit

mon projet à faire revivre l'Association jadis fondée par notre grande amie, puis elle donna aux Amis de George Sand un article sur George Sand Spiritualiste, sujet rarement traité, parfaitement choisi pour commémorer la mort de la romancière.

Madame Misset-Hopès n'a plus de famille, mais compte beaucoup d'amis auxquels elle eut à coeur de faire connaître l'Association, c'est donc à eux que va notre sympathie et avec eux que nous partageons la peine que nous apporte cette nouvelle.

Martine BEAUFILS

BIBLIOGRAPHIE

- Correspondance de George Sand, textes réunis, classés et annotés par Georges Lubin. Garnier, éditeur.

Le tome XIII paraît enfin, attendu avec impatience par de nombreux lecteurs et chercheurs. Il couvre la période Janvier 1855-Juin 1856, au cours de laquelle George Sand, après la mort de sa petite-fille Jeanne, fait un voyage en Italie où l'entraîne son fils pour l'arracher à son chagrin. Il contient 527 lettres, dont plus des trois quarts sont inédits, et l'apparat critique habituel de notes et index, outre 17 illustrations.

- Vient de paraître (Paris, A. G. Nizet, place de la Sorbonne) : Janis GLASGOW, Une esthétique de comparaison. Balzac et George Sand, La Femme abandonnée et Metella. Etude critique fort bien menée, sur deux nouvelles ayant le même thème. A la suite, le texte des deux ouvrages, ce qui permettra aux lecteurs intéressés de se procurer celui de George Sand, rarement réédité.

- Il est difficile de relever toutes les publications qui ont vu le jour depuis deux ans. Nos lecteurs ont été informés de la plupart d'entre elles, et en particulier des réimpressions faites par les Editions d'Aujourd'hui, auxquelles il faut ajouter, toute récente, et en dehors de l'édition du Centenaire :

GOETHE, Werther, avec préface de George Sand et des Considérations par Pierre Leroux (fac-similé de l'édition de 1844, avec les illustrations de Tony Johannot). Prix : 60 F broché. (Editions d'Aujourd'hui, 83120, Plan-de-la-Tour, Var).

- Voici la liste des dernières rééditions de 1977-1978 (ou des années précédentes, mais répertoriées tardivement par la Bibliographie de la France) :

- Aux éditions L. O. Four, (Caen, collection Bienlire) : La Petite Fadette - La Mare au diable - Les Légendes rustiques.
- Aux éditions Marabout (Verviers, Belgique, distribué par Hachette) : Le Meunier d'Angibault.
- Aux éditions Castermann : Le Marquis de Villemer.
- Aux éditions Hachette (Collection Idéal-Bibliothèque) : Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.
- Aux éditions G. P. : La petite Fadette - version abrégée -
- Aux éditions Tallandier : Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.
- Aux éditions Presses-Pocket : Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.
- Aux éditions Albin Michel : Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.
- Aux éditions Lito (collection Club) : La Petite Fadette, texte adapté (! !) par Frédérique Sauvage, ill. de Tanit Le Vavasseur.
- "George Sand et le Berry" et "Le Berry dans l'oeuvre de George Sand" ouvrages réédités de Louise Vincent aux Editions Laffitte - 106, Bd Longchamp - Marseille (13001)

- Claude Tricotel, Comme deux Troubadours : Histoire de l'amitié Flaubert-Sand. Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 88 Bd St-Germain - Paris 75005.

Personne, jusqu'à maintenant, n'avait raconté l'étonnante amitié qui lia pendant près de dix années George Sand et Gustave Flaubert, deux êtres totalement dissemblables que rien, a priori, ne devait rapprocher.

Grâce à de nombreux textes inédits, l'auteur a voulu, avec une attention chaleureuse, refaire le chemin de cette belle amitié, de cette tendresse sans possessivité qui vient avec l'âge, de cette aventure du cœur et de la pensée.

Deux conceptions de la littérature, de la vie, de la politique, du monde, s'affrontent amicalement. Faut-il privilégier l'art ou la vie, l'ascétisme ou l'épicurisme, la révolte ou le stoïcisme, la générosité naïve ou la misanthropie lucide ? Comment cette amitié a-t-elle pu résister à tout ce qui séparait les "Deux Troubadours", celui de Croisset, enfermé dans son mépris maladif de la vie et des hommes, et celle de Nohant, baignée dans le flux et le reflux des saisons et des êtres ?

Ce récit, à mi-chemin entre l'érudition historique et la création romanesque, ne cherche pas à combler les vides de l'érudition par des affabulations hypothétiques, ni à rétrécir les existences aux seuls témoignages littéraires. C'est une approche intimiste, sensible, de deux êtres que l'auteur se garde d'enfermer dans une définition, deux êtres aussi flous et aussi singuliers, aussi contradictoires et aussi instables que la vie les a faits.

Un ouvrage (16 x 24) 236 pages, hors-texte.

.../...

INTROUVABLES DE GEORGE SAND

- A l'occasion du centenaire de sa mort, il a été édité, en 1977, dans la Collection "Les Introuvables", 26 titres (30 volumes) de George Sand, depuis longtemps épuisés. Chaque titre comporte une présentation originale de Georges Lubin, responsable de l'édition en cours de la correspondance de George Sand (13 volumes - Ed. Garnier).
- Mais il n'y a plus de collection complète et cette "Edition du Centenaire" ne sera pas rééditée.
- Toutefois, les Editions d'Aujourd'hui s'engagent à retirer (en édition brochée) tout titre pour lequel il aura été reçu 100 inscriptions en "liste d'attente" (sans paiement au moment de l'inscription).

1977

1977



BULLETIN D'INSCRIPTION EN LISTE D'ATTENTE

Je désire être inscrit sur la liste d'attente et être prévenu dès que les titres soulignés par moi ci-dessous seront disponibles :

Indiana (74 F) ; Valentine (76 F) ; Lélia (2 vol. - 150 F) ; Jacques (64 F) ; André (58 F) ; Leone Leoni (36 F) ; Simon (66 F) ; Spiridion (58 F) ; Le Compagnon du tour de France (2 vol. - 94 F) ; Jeanne (74 F) ; Le Meunier d'Angibault (80 F) ; Le Péché de M. Antoine (2 vol. - 106 F) ; Teverino (38 F) ; Lucrezia Floriani (58 F) ; Le Château des Désertes (38 F) ; Les Maîtres sonneurs (72 F) ; Jean de La Roche (66 F) ; La Ville noire (54 F) ; Tamaris (66 F) ; Cadio (78 F) ; Nanon (74 F) ; Impressions et Souvenirs (76 F) ; Contes d'une grand'mère (2 vol. - 136 F) ; Nouvelles lettres d'un voyageur (44 F) ; Souvenirs de 1848 (44 F) ; Questions politiques et sociales (74 F).

NOM

ADRESSE

Imprimerie du Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'Académie de Lyon
47, rue Philippe de Lassalle - 69316 Lyon Cedex 1

Dépôt Légal : 2ème trimestre 1978 - N° de la publication : 12586/500 - La Directrice : M. BEAUFILS

Si vous connaissez des personnes intéressées par l'Association, veuillez leur remettre ce bulletin.

----- ✂
ASSOCIATION "LES AMIS DE GEORGE SAND"
(J.O. 16-17 juin 1975)

Siège social :
18, avenue Gladel
69290 CRAPONNE

Tél. (78) 57.04.74
CCP 5 738 72 Lyon

BULLETIN D'ADHESION

NOM :

Prénom :

Adresse :

Membre donateur : 200 F
Membre actif : 50 F
Membre adhérent : 20 F
Etudiant : 10 F

Copyright 1978 © Les Amis de George Sand